

de conseiller un meilleur traitement pour notre bétail, une meilleure utilisation des engrais de ferme, le nettoisement de nos terres des mauvaises herbes qui infestaient le pays, un meilleur système d'égouts, etc., etc. Nous n'avions pas alors une seule fabrique de beurre ou de fromage. Je prêchai sans cesse que l'avenir était là. Aujourd'hui, ces fabriques sont un peu partout, dans toutes les parties de la province, même aux extrémités. Le progrès n'effraie plus tout cultivateur intelligent. En un mot, notre agriculture est en bonne voie.

Voilà ce que j'ai contribué beaucoup à faire. Quant à l'importance financière de ces améliorations, il est admis aujourd'hui qu'avant d'avoir obtenu dans la province tout le développement dont notre agriculture est facilement susceptible, étant données les ressources dont disposent nos cultivateurs, nous produirons annuellement pour au moins cent millions de piastres, de produits agricoles seulement, de plus que nous croyions si généralement pouvoir produire en 1869.

Et qu'ai-je gagné à tout cela ? Des déboires sans nombre, même des inimitiés considérables à cause d'intérêts et de susceptibilités froissés. De plus, j'ai dépensé, sans aucun doute, depuis 1869 jusqu'à ce jour, la moitié au moins du salaire que j'ai reçu. De plus même, je me suis endetté considérablement pour mener à bonne fin mes entreprises, à travers tant de difficultés que j'avais à rencontrer.

Voyant, il y a quatre ans, que l'on me refusait toute aide, d'après le principe que je cultivais à *mon profit* (les fermes expérimentales coûtent partout les yeux de la tête) j'offris à Mgr des Trois-Rivières la propriété des Forges et un roulant qui m'a coûté bien des milliers de piastres. J'offris le tout *pour rien*, c'est-à-dire comme ma part d'une œuvre d'enseignement agricole à laquelle j'ai travaillé toute ma vie et qu'il m'est impossible de continuer seul.

Eh bien ! maintenant quelques-uns finissent. On dit que la terre n'est pas riche, etc. Mais on serait prêt, je le crois du moins, à conseiller la dépense même de \$100,000 et plus pour obtenir moins que je suis prêt à donner moyennant les quelques milliers nécessaires pour faire venir d'Europe des professeurs d'agronomie pratique et savante et pour rendre leur enseignement aussi utile qu'il est possible de l'être.

J'invite, on terminant, tout ami de son pays de bien vouloir étudier ces faits et de me venir en aide, selon les moyens dont il peut disposer, dans une question qui me semble purement et entièrement d'intérêt public, et d'un ordre supérieur.

Bien à vous,

(Signé) E. A. BARNARD.

De la noblesse et de la dignité du cultivateur.

Conférence donnée par M. Jos. Provost devant le cercle agricole de l'école d'agriculture de Sainte-Anne.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT, MESSIEURS,

Voyant approcher, non sans quelque répugnance, le moment où il me serait donné de traiter, de même que tous mes confrères, un sujet agricole, il m'a semblé fort à propos de dévier un peu de la méthode ordinaire. D'abord vu mon état de débutant dans une carrière dont l'étendue est illimitée ; ensuite l'imperfection avec laquelle je traiterais un sujet ne pouvant être d'aucune utilité à des jeunes gens déjà renseignés par un professeur d'une capacité reconnue je me suis décidé à choisir un sujet qui peut-être étonnera quelques-uns de vous, mais dont l'importance et la nécessité n'est pas à contester ; je veux parler de la noblesse, de la dignité du cultivateur.

On reconnaît qu'une personne est digne, par les œuvres auxquelles elle s'adonne ; de plus, ces œuvres doivent être empreintes d'un cachet particulier qui les caractérise, et ce cachet c'est la distinction.

Voilà où je voulais en venir, Messieurs. Oui ! le cultiva-

teur doit être distingué, car son œuvre est la plus noble de toutes les œuvres, et sans plus tarder appelons-la l'œuvre directe de Dieu. Je dis directe, puisque dans le sens large, du moment que l'injustice ne se fait pas percevoir, toute œuvre peut être attribuée à l'auteur suprême de toutes choses. Je dis directe, puisque la foi nous enseigne que même avant la chute de notre premier père, Dieu l'avait placé au centre de toutes les joies et de toutes les douceurs de la vie champêtre.

“ Si j'ouvre les antiques archives du genre humain ”, s'écrie Mgr Dupanloup, “ à la première page, avant la chute originelle, au temps même de la primitive innocence, j'y trouve l'agriculture. Dans le séjour bienheureux de l'Eden, l'homme innocent dut travailler, et travailler à la terre. Aussi le travail de l'agriculture, avant d'être un châtiement pour l'homme, fut une loi, une condition de son bonheur, de sa dignité, de son existence, un noble et nécessaire emploi de ses facultés et de ses forces.”

Mais voilà que par une désobéissance coupable, la création attire sur elle la vengeance du créateur. Messieurs, détrompez-vous, les vues de Dieu et des hommes sont égales à l'immensité de l'un et au néant de l'autre. Dieu, une seule fois, a constaté que la situation la plus digne de l'homme était la culture de cette terre dans le sein de laquelle il avait enfoui tous les moyens propres à lui procurer une existence douce et aisée. L'homme a beau s'écarter de sa fin, Dieu lui restera immuable et il enjoindra à l'homme de s'adonner avec une nouvelle ardeur aux travaux agrestes, toutefois avec la différence que les champs loin de rendre comme auparavant d'abondantes moissons, sans l'exigence de la moindre fatigue de notre part, maintenant devront être arrosés des sueurs de celui qui les cultive. En face d'une telle approbation ou plutôt je dirai même, en face d'un commandement si explicite de la part de la divinité, il semble, Messieurs, que je me ronds coupable de témérité en essayant de prouver, par des arguments absolument inférieurs, la noblesse de l'agriculture. Dieu a parlé..... pour nous, chrétiens, cela ne suffit-il pas ?

Cependant, afin de considérer le sujet dans toutes ses parties, qu'il me soit permis de l'entreprendre au point de vue naturel. Je demanderai, d'abord, de quels moyens se sont servis les peuples pour parvenir au sommet des plus grandes gloires sociales ? Ah ! ces peuples avaient compris que le moyen par excellence de grandir et de prospérer, c'était de se livrer corps et âme à l'agriculture.

Écoutez le révérend Père Herbreteau, jésuite d'un savoir éminent, comme d'ailleurs sont la plupart de ces religieux dont le mérite et la science égalent la sainteté.

“ Pour qu'un peuple, dit-il, soit grand et prospère, pour qu'il aime son pays d'un amour patriotique, pour qu'il en prenne le cachet spécial et le tempérament distinctif, il faut qu'il s'attache à la glèbe, qu'il s'identifie pour ainsi dire avec le sol, lui donnant ses sueurs et vivant des fruits qu'il y récolte, et prenant naissance et y laissant ses cendres à côté des cendres de ses ancêtres ; en un mot il faut qu'il vive d'agriculture.”

“ L'Égypte, ajoute le savant Père, qui atteignit dans les temps anciens le plus haut sommet de la puissance et de la civilisation, l'Égypte qui eut en même temps jusqu'à vingt-deux mille villas florissantes, s'il faut en croire Hérodote, l'Égypte qui pour tombeaux bâtissait à ses rois des pyramides gigantesques, qui mettait aux portes de ses temples des mobiliers dont s'enorgueillissent aujourd'hui Rome, Londres et Paris. L'Égypte avait non-seulement fait passer l'agriculture dans ses mœurs et dans sa vie, mais l'avait introduite même dans sa religion.”

Quant au peuple romain, le plus étonnant de tous les peuples, vous savez, Messieurs, que ses premiers généraux, les Fabricius et les Cincinnatus, quittaient la charrue pour l'épée, et retournaient à leurs moissons après la victoire. Aussi